

André Glucksmann : penser le 11 septembre

D'une bourgade en flammes de l'empire tsariste jusqu'au septembre noir de Manhattan, une même fureur, que Dostoïevski a nommée nihiliste, parcourt l'histoire. C'est à cette force destructrice que l'Occident a optimistement voulu tourner le dos depuis deux siècles. C'est elle que les théories dominantes de la «fin de l'histoire» ou du «choc des civilisations» ont plus que jamais voulu nier depuis la fin de la guerre froide.

Et c'est à cette puissance du négatif, qui n'appartient en propre à aucune religion ni à aucune idéologie, que le philosophe André Glucksmann s'attache aujourd'hui à rendre son tribut dans «Dostoïevski à Manhattan». Un essai saisissant où Clausewitz, Thucydide, Voltaire ou encore Tchekhov se retrouvent tous convoqués au ground zero pour forger une puissante vision du théâtre des férocités du XXI^e siècle. Entretien.

Le Nouvel Observateur. S'il est peut-être un narcotique dont le 11 septembre aura sevré les élites intellectuelles, c'est l'idée de «fin de l'histoire», l'idée d'une marche en avant irrésistible de la démocratie marchande occidentale. Comment expliquez-vous le succès de cette vision depuis plus de dix ans?

André Glucksmann. Par quelle aberration a-t-on pu croire, après la chute du Mur, que la disparition d'un adversaire signifiait l'abolition de l'adversité? Par quelle sottise a-t-on pu considérer que l'*Homo economicus* allait pacifier la planète, et que les conflits subsistants n'étaient que des vestiges du passé, des bavures exotiques?

Je l'explique à la manière de Tchekhov. Par le très grand plaisir que les hommes ont à dormir. «La Cerisaie» est vraiment la grande pièce sur les dix dernières années que nous venons de passer. Tous les protagonistes, qu'ils soient propriétaires ou intellectuels, y sont acquis à l'idée que finalement tout s'arrange toujours, que le mal n'est que le fourrier du bien. Cet esprit-là domine en Occident depuis 1989.

C'est ainsi que l'on a pu, sans rire, voir Fukuyama célébrer la victoire des Etats-Unis sur l'Union soviétique exactement dans les mêmes termes que Kojève pensait fêter la victoire de Staline sur l'Occident... Fêter la victoire de Staline en 1937 et la victoire de Wall Street en 1987 exactement dans les mêmes catégories intellectuelles aurait tout de même dû poser un problème, non?

L'autre thèse que vous combattez dans ce livre est celle du «choc des civilisations»...

A. Glucksmann. La thèse de Huntington est moins évidemment absurde que l'autre, mais à y regarder de près elles sont jumelles. Mon livre est entièrement construit contre ces deux visions, issues de la même école américaine de droite, qui ont trop longtemps dominé l'absence de pensée occidentale.

Au lieu de considérer que l'économie capitaliste va unifier le monde, Huntington considère que les ensembles religieux, en coexistant dans le respect de l'autre, peuvent créer un ordre vivable. Cela témoigne de la même cécité, car les conflits qui existent depuis dix ans ne sont nullement

des conflits entre civilisations, ce sont des conflits internes aux «civilisations», si tant est que l'on nomme civilisations ces cultures religieuses travaillées par l'occidentalisation.

La guerre du Koweït, c'est avant tout une guerre entre Arabes, la guerre d'Afghanistan, une guerre entre Afghans. La logique militaire et mafieuse l'emporte de toute façon aujourd'hui de très loin sur celle des collectivités théologico-politiques du passé, et cette logique-là traverse les cultures, les traditions, les peuples, les ethnies. Si l'on doit parler de «choc» aujourd'hui, c'est plutôt celui qui oppose un néo-esclavagisme répandu sur les trois quarts du globe et les forces d'une certaine démocratie, même imparfaite, même rudimentaire.

Le spectre qui selon vous hante le monde aujourd'hui n'est pas celui de l'islamisme, mais plus généralement celui du nihilisme... Quelle en est votre définition?

A. Glucksmann. Ce livre était imprimé lorsque j'ai eu connaissance comme tout le monde de la fameuse seconde cassette de Ben Laden. Une de ses phrases m'a beaucoup frappé: celle où il affirme que l'attentat contre les Twin Towers parle de lui-même. C'est un discours que même quelqu'un d'aussi éloigné de l'intelligence islamique, de la oumma, qu'un Chinois peut comprendre. Eh bien, cette puissance de destruction universelle, c'est précisément ce que j'appelle nihilisme.

En général, on définit le nihilisme par la formule de Dostoïevski: «*Si Dieu est mort, tout est permis.*» Mais je crois que la formule exacte serait plutôt: «*Tout est permis, donc Dieu est mort.*» Le cogito du nihilisme, c'est le fait de reconnaître qu'il y a une jouissance au moins égale à faire le mal qu'à faire le bien. Ce nihilisme-là n'est pas propre à la modernité. Thucydide en relevait des traces en Grèce dès l'origine de l'Occident, à travers la figure d'Alcibiade notamment. Mais ce qui est nouveau, c'est son illimitation.

Il aura en effet fallu les aventures totalitaires du XXe siècle pour découvrir à quel point la voyoucratie nihiliste était susceptible de conquêtes et d'expansion durable sur les cinq continents. C'est ni plus ni moins que l'économie de cette hypothèse nihiliste qui a bouché les grandes oreilles de la CIA concernant la catastrophe qui s'annonçait à Manhattan.

Après le premier attentat contre le World Trade Center, après les attaques contre les ambassades, les Américains avaient tous les éléments en main pour comprendre, mais il leur manquait l'essentiel: le concept de leur adversaire. Ils ont continué à analyser l'islamisme comme la conjonction de ploucs analphabètes et d'illuminés mystiques, ils n'ont pas voulu voir que le nihilisme était une forme moderne et centrale d'attaque contre l'Occident.

Pensez-vous que le 11 septembre ait réellement fait évoluer la vision des états-majors militaires et intellectuels sur ces questions, ou voyez-vous déjà la brèche se refermer?

A. Glucksmann. Tout se referme déjà, hélas. Mais rien ne sera plus jamais comme avant, car désormais l'on sait qu'il n'y a plus un seul Etat qui échappe au risque de disparaître. L'idée que les Etats-Unis sont vulnérables impose le définitif triomphe des rapports de nuisance sur les rapports de force entre Etats, tels qu'ils étaient définis depuis le traité de Westphalie.

Après la guerre de 14-18, qui marquait la fin de l'invulnérabilité des Etats européens, il ne restait plus que la Russie et les Etats-Unis pour s'assurer mutuellement de leur invulnérabilité. Après la chute du Mur, il ne restait plus qu'un seul Etat dans cette position. Eh bien maintenant, il n'y en a plus aucun, et ceci est quelque chose d'absolument fondamental.

Alors bien sûr on va chercher à enterrer ça. On va continuer à dénoncer l'hyperpuissance américaine, et les Etats-Unis de leur côté vont parler d'«éradication» du terrorisme, etc., par le même genre d'abus intellectuel qui a conduit au 11 septembre.

Il n'empêche qu'à cette date est apparu ce qui était sous-jacent à toute l'histoire du XXe siècle: le primat de la capacité de destruction. Et cette capacité-là peut être le fait de groupuscules et de forces transnationales de toute nature. Débarrassée de ses habits de gala étatiques, la fureur nihiliste apparaît encore mieux dans toute sa nudité.

Lire [André Glucksmann : ce que je lui dois, par Michel Crépu](#)

L'histoire de la Russie occupe une place centrale dans votre réflexion. On a le sentiment à vous lire que c'est là, dans ce que vous décrivez comme le plus grand «Etat voyou» du XXIe siècle, que se joue aujourd'hui l'avenir de l'Occident...

A. Glucksmann. Dès qu'on porte les yeux sur la présence spectrale qui hante l'est du Vieux Continent, l'effet de sidération n'épargne personne. Depuis trois siècles, la Russie tend à l'intelligentsia occidentale un miroir où grimace le progrès.

Son histoire dément le progressisme souverainiste, qui veut que l'Etat moderne ait pour vocation de faire le bien des populations. Elle dément l'illusion libérale, qui veut que l'emprunt des techniques occidentales suffise à terme à assurer l'épanouissement des sociétés. Elle dément l'hypothèse révolutionnaire, qui veut que le peuple, une fois alphabétisé, réclame une société démocratique.

C'est une «contre-évolution» que l'Occident s'est toujours refusé à regarder en face. Et ce depuis Voltaire, chanteur aveuglé de Catherine II, jusqu'à Clinton, qui ne craint pas de comparer l'offensive russe contre Grozny à la libération des esclaves noirs par Lincoln.

Seuls ses écrivains, Dostoïevski et Tchekhov en tête, ont compris que la Russie n'était pas «en retard», condamnée à un rattrapage infini du fait de l'atavisme mongol ou byzantin, etc., mais qu'elle était même peut-être gravement en avance, qu'elle présentait peut-être à la planète le visage de l'avenir.

La servitude volontaire et le néo-esclavagisme voulu par les populations ne sont en effet pas propres à la [Russie](#). Il sont très répandus aujourd'hui sur la planète. C'est ce qu'on ne veut pas voir quand on se borne à dire que le tiers-monde vit dans un retard économique dû à la mauvaise volonté des nantis. Non! Entre les sociétés dites traditionnelles et le monde moderne incarné par l'Europe et les [Etats-Unis](#), il existe quelque chose de parfaitement moderne et qui n'est pas occidental: cette possibilité néfaste de néo-esclavagisme.

Et partout dans le monde, dans les bidonvilles géants d'Amérique latine, en Afrique ou en Asie, il existe aujourd'hui un terreau pour les activités nihilistes futures beaucoup plus vaste que les cavernes d'Ali Baba afghanes.

Le prochain 11 septembre ne sera donc pas nécessairement islamiste...

A. Glucksmann. Le court-circuit qui s'est produit entre ce que la CIA appelait le «*conflit de faible intensité*» afghan et la chute des tours de Manhattan peut tout à fait se produire ailleurs. On peut très bien imaginer que, par groupuscule interposé, un Etat aux abois puisse menacer

un autre Etat pour qu'il lui accorde des crédits. On peut concevoir que le secret bancaire absolu qui a permis d'alimenter le réseau d'Al-Qaida puisse alimenter n'importe quel nihilisme athée anti-occidental.

Ce qui fait l'actualité du nihilisme, c'est tout de même le fait que le [11 septembre](#) les trois quarts de l'humanité se sont réjouis. Que ce soit la bourgeoisie d'Amérique latine, dont les enfants étudient pourtant à New York. Que ce soit la population chinoise, où l'on enseigne encore dans les écoles l'extrême humiliation infligé par l'Occident en 1850 lors de la guerre de l'opium. Que ce soit au Japon, où les élites se sont montrées extrêmement sensibles aux paroles de Ben Laden, expliquant que les auteurs d'Hiroshima ne récoltaient que la monnaie de leur pièce.

Il y a là tout un fond idéologique qui montre que, si la bataille sur le terrain afghan a été gagnée, la bataille des idées, elle, est loin d'être remportée.

Vous achevez ce livre en écrivant que «*le nihilisme n'est pas invincible*». N'est-ce pas là cependant une nouvelle variante de cet optimisme néo-hégélien que vous combattez?

A. Glucksmann. La tentation du nihilisme existe depuis le «miracle grec» et nous n'en sommes pas encore morts. On peut toujours résister. On peut détruire la destruction quitte à se détruire soi-même. C'est ce qu'enseignent les Grecs. Ils n'ont jamais cru à l'immortalité de leur Cité, mais ils se battaient. L'Europe s'est d'ailleurs constituée entièrement contre trois effervescences nihilistes: l'hitlérisme, le stalinisme et aussi le colonialisme.

Ce que j'ai voulu montrer ici, c'est que la meilleure arme contre le nihilisme, c'est la lucidité, et que cette lucidité-là, c'est la grande littérature, russe avant tout, qui nous la donne depuis deux siècles. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle Soljenitsyne aura autant compté pour moi dans la lancée des problèmes posés par Mai-68, en particulier celui du terrorisme. Ce que j'ai découvert avec lui, c'est le primat du dévoilement.

Bien sûr on peut s'engager, mais à la condition d'y voir clair sur soi. Lorsque Soljenitsyne commence à écrire, et c'est ce geste qui l'ouvre à la littérature, il dit: j'ai été stalinien, j'ai été stupidement stalinien, je n'ai pas résisté, pourquoi? Et toute son oeuvre est là pour dénouer son propre rapport au nihilisme. C'est ce qui fait la supériorité de la littérature de notre temps sur la philosophie de notre temps - je pense bien sûr à Heidegger, qui a eu trente ans pour revenir sur son engagement nazi et ne l'a jamais fait.

Lorsque Socrate dans «Phèdre» étudie le mythe de Typhon, il se demande ce qu'il y a de commun entre lui et ce titan qui ébranle l'Olympe. Eh bien aujourd'hui, la mythologie, c'est l'actualité. Typhon, c'est [Ben Laden](#), c'est Hitler, et c'est notre passivité face à tout cela. La question aujourd'hui, c'est le savoir de soi. Non pas d'une façon «lofteuse», narcissique, mais le savoir de soi face à la destruction, face au mal.

Propos recueillis par Aude Lancelin

Dostoïevski à Manhattan, par André Glucksmann,
Robert Laffont, 280 p., 21 euros.